

LE

Messenger de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL.



MONTREAL.

EUS. SENÉCAL IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT.

1875

Autres moyens pour passer saintement l'année qui commence.

Bien employer le temps.

Le temps est un trésor accordé par la bonté de Dieu pour nous mettre à même d'expié nos fautes et de mériter le ciel. Y pensons-nous assez ? sentons-nous toute l'importance de son bon emploi ? Il passe comme l'éclair, et sa perte est irréparable ; il fuit comme la paille légère devenue le jouet des vents ; il nous échappe comme la fumée prompte à se dissiper dans les airs, comme le vaisseau qui fend les ondes ; et si nous sommes parfois occupés d'une seule chose, c'est de chercher les moyens d'en absorber une grande partie en vains amusements, en frivoles distractions. A nous voir agir de la sorte, reconnaîtrait-on en nous des chrétiens, enfants de Dieu, destinés au ciel promis comme récompense de nos bonnes œuvres ? Nous sommes des pèlerins, des voyageurs sur la terre d'exil, et nous restons inactifs sur le bord du chemin sans songer aux nuages amoncelés au-dessus de nos têtes et à la foudre qui peut devenir le juste châtiement de notre indifférence et de notre tiédeur !

Si nous apprenions le passage d'un roi puissant sur notre route, si nous savions ce roi plein de bienveillance et disposé à nous accorder tout ce que nous lui demanderions pourvu que nous nous trouvions à sa rencontre, quels soins ne mettrions-nous pas à profiter d'une si belle occasion ? Tel est l'image du temps. A chaque instant, Notre-Seigneur nous ménage la possibilité d'acquérir de grands trésors pour le ciel : chaque moment perdu, mal employé, est donc pour nous une perte infiniment plus regrettable que celle de faveurs ou de trésors périssables !

Que dirions-nous d'un criminel condamné à mort, qui, ayant encore quelques jours à vivre, pourrait obtenir sa grâce par le bon emploi de ces quelques jours, et les consacrerait à des actions mauvaises ou au moins inutiles ? Nous le regarderions comme un insensé ; et cependant

nous ne sommes pas plus sages. Nos péchés nous ont mérité les supplices éternels ; notre pénitence nous ouvrirait le ciel ; et nous dissipons, comme des prodiges, des jours accordés par la miséricorde du Seigneur, mais dont sa justice nous demandera compte un jour !

Employons bien désormais ceux que nous avons encore à passer ici-bas : faisons pénitence pour tant d'heures désœuvrées, où le temps a paru comme un fardeau, comme un poids accablant ; faisons pénitence pour la négligence mise à profiter des occasions de faire le bien, d'encourager les bons, de relever les faibles, de ramener les âmes égarées et même de remplir les devoirs les plus essentiels de notre état.

Nous aurons à répondre d'une parole inutile, ne l'oublions pas : rappelons-nous l'histoire du serviteur infidèle qui n'a pas fait fructifier le talent confié à ses soins, celles des vierges folles assez insensées pour n'avoir pas rempli leurs lampes d'huile de bonnes œuvres, et sortons enfin de notre dangereuse apathie. Tous, nous avons de grands devoirs à remplir : la mère de famille au sein de son ménage ; le père dans la direction de sa femme, de ses enfants ; les maîtres envers les domestiques ; les ouvriers, les serviteurs envers les personnes auxquelles ils ont loué leur temps, leurs services, et qui ne peuvent leur en soustraire une partie sans se rendre coupables devant Dieu ; tous nous avons besoin de mieux employer notre temps. Si ce bon emploi présente des difficultés, réjouissons-nous ; nous amasserons plus de mérites, et notre récompense sera d'autant plus grande.

Encore un autre moyen pour vivre saintement.

Se rappeler qu'on ne peut servir deux maîtres.

Notre Seigneur nous le dit dans le saint Evangile : " Nul ne peut servir deux maîtres." Cette parole est formelle et n'a pas besoin de commentaire. Ne cherchons-nous pas cependant à réaliser dans une certaine mesure

cette impossible alliance ? N'avons-nous pas pour les idées et les travers du monde une condescendance incompatible avec l'esprit de Dieu ? Nous tenons tout de la miséricorde du Seigneur ; nous devons tout lui rapporter. Bannissons donc de notre cœur l'esprit de mondanité, enclin à exagérer à nos propres yeux les difficultés de notre position afin de satisfaire notre goût pour les plaisirs et les dépenses conseillées par la vanité.

Sans doute, dans certaines circonstances, c'est pour nous un devoir d'aller dans le monde ; il faut y paraître pour y donner le bon exemple, et ne pas éloigner, par une apparence de sévérité, de la pratique de notre sainte religion ; mais il faut bien se garder d'y attacher notre cœur ; il faut, au contraire, nous en détacher de plus en plus, y porter Dieu par l'habitude de sa sainte présence, et tâcher d'y faire du bien en plaçant à propos de bonnes paroles et de salutaires conseils. Nous devons aussi chercher des raisons plausibles, que nous savons très bien faire triompher quand notre amour-propre ou peut-être notre mauvaise humeur le demande, afin d'y aller moins souvent à mesure que nous avançons dans la carrière de la vie, et de retrancher un peu de ce luxe dont les prodigalités mieux employées nous permettront de faire plus de bonnes œuvres et de plus abondantes aumônes.

Enfin, comme nous sommes souvent portés aux illusions sur ce point important, faisons quelques efforts sur nous-mêmes, examinons avec courage quel est à cet égard l'état de notre âme, et portons au tribunal de la pénitence la plus entière franchise.

Craignons aussi d'allier certains principes mondains avec les saintes règles de la foi. Entrons à cet égard dans quelques détails. Il n'est pas permis d'ôter la vie à son prochain de son autorité privée ; le plus grand malheur qui puisse arriver à notre frère, c'est de mourir sans s'être préparé à paraître devant Dieu. Nous savons ces vérités ; ayons donc grand soin de ne jamais blâmer ceux qui refusent les duels. Nous connaissons le rang distingué occupé par les pauvres dans l'Eglise de J.-C. ; ne dédaignons pas les indigents revêtus des livrées de la

misère, aimons à les voir, à les soigner, et à les consoler. Nous avons une attache excessive pour des choses périssables, pour certaines distinctions, certains biens temporels, certaines petites passions auxquelles nous ne voulons pas renoncer. Cette attache peut devenir la cause de notre réprobation éternelle ; ne nous plaignons donc plus à l'avenir des charitables tentatives faites dans le but de donner une meilleure direction aux inclinations de notre cœur. Ayons sans cesse devant les yeux les immenses sacrifices faits par Notre-Seigneur pour notre salut. Si nous méditons bien l'ineffable mystère de sa passion, nous ne pourrions rien refuser à un aussi bon Maître.

Vie de Catherine Emmerich.

(Suite.)

C'est ainsi que Catherine rendit compte de son baptême :

“ Je suis née le 8 septembre, et aujourd'hui, 8 septembre 1821, j'ai eu une vision relative à ma naissance et à mon baptême. Je me voyais enfant nouveau né, sur les bras des femmes qui devaient me porter à l'Eglise pour y être baptisée.

Je vis alors et je ressentis tout ce que j'avais éprouvé lorsque j'étais un enfant nouveau né. Je voyais tout autour de moi, la maison dans laquelle nous habitions, les femmes qui m'accompagnaient, le chemin qui nous conduisait à l'Eglise, je vis accomplir en moi toutes les saintes cérémonies du baptême ; je vis mon ange gardien et mes patronnes, Sainte Anne et Sainte Catherine assister à la cérémonie, je vis aussi la mère de Dieu avec l'enfant Jésus, et je lui fus fiancée par la présentation d'un anneau qu'il me donna de sa petite main.

Alors l'Eglise me parut toute resplendissante de lumière. Cette lumière venait du St. Sacrement et des ossements des saints qui étaient dans l'Eglise.

Je vis alors tous mes ancêtres qui avaient reçu le St.

Baptême ; parmi eux il y avait des religieux, des religieuses, et enfin je vis un ermite qui avait tenu un rang élevé, et qui appartenait à notre famille. Il se retira du monde et vécut saintement, etc., etc."

Ensuite Catherine avança en âge, et dès qu'elle eut sa connaissance, elle s'appliqua à servir Dieu, à préserver son cœur de tout péché ; elle avait l'horreur la plus vive du mal, elle en évitait toutes les occasions avec soin, elle veillait avec un soin extrême sur les pensées, sur les mouvements de son âme et en tout elle cherchait à obéir aux lumières de sa conscience.

Aussi elle acquit une grande délicatesse d'âme et une vive lumière de tout ce qu'elle devait faire, cette délicatesse et cette pureté de conscience apparaissaient dans son extérieur ; elle était bonne, empressée pour le bien, docile envers ses parents avec une attention vigilante à prévenir même leurs désirs, au milieu de ses compagnes elle se tenait très humble, très déférente, mais avec une grande amabilité, et une heureuse disposition de gaité modérée, qui ne se démentait jamais.

Elle comprenait en quelle dépendance, elle devait être de la Ste. Vierge et de son divin fils ; elle recourait à eux le matin, le soir au commencement de toutes ses actions. Elle avait suspendu dans un coin de la maison, une petite image de la mère de Dieu avec l'enfant Jésus, et placé devant cette image une tablette de bois qui devait figurer un autel, et tout ce qui lui était donné, elle venait l'offrir sur cette tablette à l'enfant Jésus. Elle était fermement convaincue que tout ce dont elle se privait, faisait plaisir à l'enfant Jésus. Il arrivait parfois que les dons placés par elle devant la petite image disparaissaient et cela lui donnait la joyeuse assurance que l'enfant Jésus lui-même les avait pris pour lui. Cette consolation était d'autant plus grande qu'il lui avait fallu se vaincre et se renoncer davantage, même les fleurs, les images, les rubans, les guirlandes, les jouets qui ont une valeur incomparable aux yeux d'un enfant, devaient être sacrifiés au saint élan de son cœur ; elles étaient posées sur le petit autel et souvent

quand elle revenait, tout avait disparu, sans que personne ait pu avoir accès dans la chambre.

Souvent elle disait : " ah mon Dieu, faites-moi mourir car quand on devient grand, on vous offense par de grands péchés " quand elle sortait de la chaumière paternelle elle disait dans sa ferveur : " puisses-tu tomber morte devant la porte, pour n'être plus exposée à offenser Dieu."

Lorsqu'elle fut assez grande pour se rencontrer avec d'autres enfants de son âge, elle leur donnait pour l'amour de Dieu tout ce dont elle pouvait disposer, les plus affligés étaient ceux qu'elle préférerait et fille elle même de parents pauvres, elle ne refusait jamais quand elle pouvait donner. L'oute enfant, elle mortifiait son goût, et elle se privait afin de pouvoir en soulager de plus pauvres.

Les peines des autres l'émuvaient comme si elle les ressentait elle-même, avec cette différence qu'elle se serait résignée plus facilement pour elle-même que pour les autres. Si elle entendait parler d'un malheur, d'une maladie ou d'un mal, quel qu'il fut, elle était émue d'une si vive compassion qu'elle pâlisait, s'asseyait et restait sans mouvement comme quelqu'un qui va tomber en défaillance. Alors elle s'offrait à Dieu comme victime, avec de ferventes prières pour qu'il voulut bien la charger des épreuves des autres, ou lui donner les moyens de les soulager ; si elle voyait un affamé ou un indigent, elle courait à lui et lui criait avec une simplicité touchante : attendez, attendez, je vais voir à la maison s'il y aurait quelque chose pour vous....." et sa bonne mère ne refusait jamais la demande de l'enfant même quand il n'y aurait eu qu'un pain à partager dans la demeure.

Voici l'une de ses prières qui peut montrer comme la charité la rendait ingénieuse pour venir en aide aux affligés. Elle disait, quand elle voyait quelqu'un souffrir : " mon Dieu, quand un pauvre ne nous demande rien, nous ne songeons pas à lui donner, mais vous, Seigneur, qui êtes infiniment bon, vous avez pitié même de ceux qui ne vous demandent rien, et qui bien plus ne savent se résigner, ni se soumettre à votre volonté. Alors voici que je vous

prie et vous invoque, pour ceux qui ne le font pas eux-mêmes."

Toutes ces vertus avaient leur source dans l'esprit de prière qui était au plus haut degré dans cette aimable enfant, elle ne se contentait pas des prières en commun, ni des facilités qu'elle avait dans la journée pour prier, ou pour aller aux églises ; mais dès sa cinquième année, elle avait eu l'idée d'elle-même, de prendre sur son sommeil pour prier.

Quand ses parents étaient endormis, l'affection de la prière était si grande en elle qu'elle ne pouvait y résister ; alors elle se levait de son lit et priait avec son bon ange pendant des heures de suite, si elle se réveillait pendant la nuit, aussitôt elle songeait à prier. Enfin le matin elle devançait le moment du lever et se mettait encore en prières.

Près de sa maison il y avait un endroit qu'elle affectionnait particulièrement, c'était une petite élévation couverte d'arbres et d'où l'on voyait mieux, l'Eglise de la paroisse dans le lointain. Elle montait à cet endroit au milieu des buissons, puis elle priait les bras étendus et les yeux tournés vers les tours de l'Eglise et restait ainsi des temps considérables.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici des merveilleuses dispositions de cette jeune âme peut paraître admirable, mais ce qui nous reste à dire va nous en donner encore une plus grande idée.

(A continuer.)

ANNONCES

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Marie Quintal, Charles Vaillancourt ; l'épouse de Charles Senecal ; veuve Joseph Chaput ; Chs. Honore Vallée ; l'épouse de Louis St. Louis.

Prix du Numéro, un centin. — En vente au Séminaire.